Pierluigi BASSO FOSSALI, *Vers une écologie sémiotique de la culture. Perception, gestion et réappropriation du sens*

Limoges, Lambert-Lucas, coll. Sémiologie et sémiotique, 2017, 656 pages

Jacques-Philippe Saint-Gerand

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/16226>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.16226

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2018

Pagination : 326-328

ISBN : 978-2-8143-0543-4

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jacques-Philippe Saint-Gerand, « Pierluigi BASSO FOSSALI, *Vers une écologie sémiotique de la culture. Perception, gestion et réappropriation du sens* », *Questions de communication* [En ligne], 34 | 2018, mis en ligne le 31 décembre 2018, consulté le 08 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/16226> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.16226>

Ce document a été généré automatiquement le 8 janvier 2022.

Questions de communication is licensed under CC BY-NC-ND 4.0

Pierluigi BASSO FOSSALI, *Vers une écologie sémiotique de la culture. Perception, gestion et réappropriation du sens*

Limoges, Lambert-Lucas, coll. Sémiologie et sémiotique, 2017, 656 pages

Jacques-Philippe Saint-Gerand

RÉFÉRENCE

Pierluigi BASSO FOSSALI, *Vers une écologie sémiotique de la culture. Perception, gestion et réappropriation du sens*, Limoges, Lambert-Lucas, coll. Sémiologie et sémiotique, 2017, 656 pages

- 1 D'évidence, il existe, si l'on peut dire, deux sémiosphères. Bien connue, la première est constituée par le contexte dans lequel, selon Youri Lotman, opère toute sémiose. Elle intéresse par là les processus de signification dans leur plus grande extension. Indirecte et dérivée de la précédente par l'effet pervers de l'abstraction et de la haute technicité des analyses, la seconde produit le cercle restreint dans lequel évoluent les recherches sémiotiques actuelles et les sémioticiens contemporains attachés à leur développement. N'ont accès à cette autre sémiosphère épurée que ceux qui en définissent et régulent la légitimité des discours. Bien connu de cette autre *sémiosphère* pour son intense activité de publication, Pierluigi Basso Fossali propose dans ce fort volume de près de 650 pages quelques « idées autour de la question épineuse de l'écologie de la culture » (p. 590). En tant qu'objet éditorial, l'ouvrage est une magnifique réalisation, parfaitement soignée comme à l'habitude par des éditions Lambert-Lucas dont il faut louer le souci du détail et de la perfection. En préambule, l'auteur mentionne clairement que « l'ouvrage profite [...] de plusieurs contributions antérieures, mais les interventions ou les publications sont ici réarticulées, parfois fusionnées ou réécrites. De plus le plan du

livre existe depuis longtemps et donc les sections qui étaient encore vides ont motivé l'écriture d'un chapitre supplémentaire. Si l'on a signalé la première version des textes ici publiés, c'est seulement pour expliciter l'ancrage temporel originaire de la recherche sous-jacente, et donc pour justifier des absences bibliographiques éventuelles » (p. 11). Nous sommes donc en présence d'un ouvrage longuement et patiemment mûri qui jette sur sa constitution un regard critique assumant la responsabilité de sa maîtrise d'œuvre. Et nous apprécions cet effort. Mais n'est-ce pas aussi, par une sorte d'*antiparastase* rhétorique, une manière facile d'oublier un peu vite l'œuvre du texte et la manière dont ce dernier constitue et construit le lecteur ? Question cruciale à laquelle ne peut se soustraire un auteur de compte rendu. Quoi qu'il en soit, on retiendra la justesse de l'intention exposée en quatrième de couverture : « La sémiotique doit justifier son importance scientifique en montrant l'hétérogénéité des questions de sens, la complexité de la signification face à l'indétermination des scénarios pratiques, l'importance de la culture comme source d'émancipation. Une science des médiations ne doit pas s'attarder aux routines mais travailler sur les crises endémiques des échanges et sur les contradictions du discours social ». Et nous découvrons donc avec impatience le contenu de l'ouvrage : après l'introduction définissant le projet de l'ouvrage (pp. 9-19), trois parties en articulent l'ossature selon une progression visant à l'ouverture. Chacune de ces parties se dédouble ensuite en deux chapitres qui, systématiquement, font passer, dans un même schéma d'élargissement progressif, de considérations théoriques, critiques et épistémologiques, à des applications concrètes relevant de divers ordres d'activité (images, patrimoine, culture). Se définit ainsi un projet d'ouverture constante des perspectives selon une tension dont la préposition *vers* rend parfaitement compte dans le titre de l'ouvrage, puisqu'elle marque simultanément une évolution et un aboutissement visé non nécessairement atteint.

- 2 La première partie s'intitule « Saisies et gestions du sens *in vivo* : perception, énonciation, geste » (pp. 23-174). On y retrouve les principes fondamentaux réglant, selon l'auteur, les rapports d'une « sémiotique de la perception, une sémiotique du texte et une sémiotique des pratiques » (p. 23) confrontées à ce qu'il appelle très justement « la vulnérabilité du sens ». La première section, « La promotion du sens » (pp. 31-115), met en évidence l'émotion et le vertige comme constituants sémiotiques de l'expérience perceptive, dans leurs relations à l'énonciation (p. 59) et au geste (p. 84) conçu comme « recomposition des plans d'énonciation » (*ibid.*), avant d'aborder la redoutable question du « sens en image » (p. 117) dans l'intrication de ses relations avec un métalangage approprié, dont l'auteur souligne les nécessaires « modestes ambitions » (p. 124). Sous réserve de clarification et simplification du propos afin de le rendre plus clairement compréhensible, on appréciera l'analyse des « pouvoirs intransitifs des images » (p. 139) qui font de ces dernières soit *écran*, soit *écran* au sens.
- 3 La seconde partie du volume traite de l'immanence sémiotique et de l'intentionnalité en sémiotique sous l'intitulé général de « Systèmes et interprétations dans l'histoire : entre juridiction et réappropriation » (pp. 177-393), et propose une très saine critique de l'enfermement structuraliste dans une immanence que contredisent à chaque instant l'énergie de l'histoire et les forces de la temporalité. L'étude des « formes sémiotiques : constitutions, systématisations et généalogies » (p. 207) permet de situer raisonnablement « la diachronie par rapport à la dynamique des systèmes sémiotiques » (p. 264) et d'envisager la constitution d'un « patrimoine sémiotique »

(p. 269) dont les pratiques font de « l'herméneutique » une nécessaire « articulation entre diachronie et archéologie » (p. 275), au sens où Michel Foucault entendait ce dernier terme. Dans la section « De l'interprétation du patrimoine à sa réinvention » (pp. 277-393), Pierluigi Basso Fossali développe autour du film (p. 286) et du cinéma (p. 288) une analyse qui rend compte de la citation du philosophe Emmanuel Levinas (« La signification et le sens », *Revue de métaphysique et de morale*, 1964, 69 (2), p. 131) : « Ramasser en un ensemble, c'est-à-dire exprimer, c'est-à-dire encore rendre la signification possible – voilà la fonction de l'« objet » – œuvre ou geste – culturel » (p. 175). Les efforts énonciatifs du philosophe – avec les appels de glose et les tirets incidents – y traduisent bien cet effort vers une clarification du sens rebelle aux gabarits que lui impose un métalangage linguistique. Et la critique de « l'autotélie comme fausse justification de l'immanence » (p. 310) n'en apparaît que mieux et plus justifiée, de sorte que la dénonciation de la mode comme force à l'œuvre dans les processus de créativité aboutit à une rédéfinition originale et féconde de la notion de style : « La mode n'est plus une stratégie de production mais un monitoring surplombant et continu du social qui s'auto-observe en cherchant à profiler des styles distinctifs “prêts-à-porter”. Le créatif devient alors un rôle actanciel qu'on peut faire circuler comme un pur simulacre, comme un style *ad hoc* par rapport à une société qui a choisi un horizon de référence éternellement transitoire » (p. 392). La conclusion décevante que l'auteur tire de ces analyses n'en est que plus encore un avertissement et une mise en garde contre toute idéalisation romantique des processus créatifs : « Au fond, le terrain électif qui appartient à la créativité est un *no man's land* qui a déjà été partagé par tous » (p. 393).

- 4 La troisième partie du volume propose un approfondissement de « L'héritage culturel entre engagement et émancipation : l'aventure des formes de vie dans les espaces de médiation » (pp. 397-588) en développant les conséquences que tire l'auteur de la philologie numérique du film et des jeux de langage. Dans la première section, « Médiations et écologie de la communication » (pp. 421-467), Pierluigi Basso Fossali pointe avec justesse « le rôle des médias dans la sémiotisation » (p. 440) et la fonction « apotropaïque » (p. 443) dès lors dévolue à leur banalisation comme moyen de conjurer les effets négatifs de leur prolifération. Dans la seconde section, après avoir commenté les limites de toute organisation dans la définition des identités narratives, est enfin abordée la question de « l'environnement culturel ou la sémiosphère » (pp. 469-588). Pierluigi Basso Fossali y observe que « la sémiotique des cultures doit se consacrer non seulement aux textes qui les expriment et les déclinent dans le temps, mais aussi aux stratégies sociales qui en gèrent les valeurs constitutives, selon une écologie de la signification capable de calibrer les revendications de différenciation avec les exigences de traduction réciproque » (p. 472). D'où il déduit « le caractère paradoxal de l'éthique » (p. 474) car, si « l'élaboration des valeurs morales s'enracine dans les discours sociaux (argumentation publique) », on constate en revanche que « l'éthique concerne les pratiques discursives mêmes, vu que ces dernières sont saisies comme une partie fondamentale de l'agir social moralisé » (*ibid.*). Afin de décrire « la relation entre morale et éthique par rapport à l'action » (p. 480), l'auteur a recours à un tableau de la complexification du schéma narratif dans lequel apparaît le fait que « la moralisation concerne toutes les étapes de l'agencement narratif » (p. 481). Ce qui est une façon de rappeler que l'éthique exemplifie les enjeux sémantiques liés à l'émergence du social dans l'individuation du sujet d'énonciation (p. 484). On pourra peut-être s'étonner qu'en abordant le sujet « Exercices de style et forme de vie en

exercice » (p. 520), Pierluigi Basso Fossali ne fasse pas référence une seule fois aux travaux de Marielle Macé, notamment *Façons de lire, manières d'être* (Paris, Gallimard, 2011), même si l'on peut globalement souscrire à son assertion selon laquelle « le plus souvent une forme de vie adhère à des régularités et alors la stylisation ne semble pas être une stratégie stylistique dépendante des choix énonciatifs : c'est plutôt une mesure interne qui se manifeste, une transsudation directe de la forme de vie par rapport à l'entour » (p. 521), tant sont grands les abysses du style. Néanmoins, on regrettera que les dernières pages de ce volume donnent l'impression d'avoir été rédigées dans la hâte aux dépens de l'explicitation d'un louable effort de retour à la linguistique *stricto sensu* dont Pierluigi Basso Fossali note avec pertinence : « La langue a le privilège de ne pas discuter le péché de son fondement arbitraire et sa tradition peut se confier à un rachat continu, même si irréflecti de la part de la masse parlante. La conscientisation de la transformation de la langue est totalement inutile, car nous ne pouvons pas avoir une "prise" cognitive et pragmatique sur les réarrangements internes au système » (p. 587). Ce qui est au fond un cri d'alarme lancé à l'encontre des formes diverses de « désistement progressif vers l'interprétation que le primat du format "image" semble avoir diffusé » (p. 587) et une bonne manière de nous rappeler à nos devoirs de sujets responsables. C'est ce que soulignent les deux pages de *Congé* (pp. 589-590) avec lesquelles l'auteur laisse prolonger sa réflexion : « Non seulement nous sommes impliqués dans l'agir social à travers plusieurs rôles actanciels, mais encore le fait d'habiter le monde prévoit des déterminations distribuées des valeurs et des frontières poreuses entre les formes de vie » (p. 589). Une abondante bibliographie de plus de 575 titres signale l'ouverture de l'empan des questions abordées par l'auteur, à laquelle il convient d'ajouter la cinquantaine de références de Pierluigi Basso Fossali à ses propres travaux.

- 5 Nul doute qu'un travail d'une telle ampleur, avec ses ambitions et ses limites, suscitera très vite d'autres nombreuses réactions dans la sémiosphère sémiotique. Ajoutons enfin qu'un lecteur voulant approfondir la notion d'écologie de la culture en parallèle à cet ouvrage peut se tourner vers les travaux du regretté Charles Goodwin (1943-2018), d'ailleurs non référencé dans la bibliographie, dont Louis Queré a donné une belle interprétation : « L'écologie sémiotique de Charles Goodwin » (*Tracés. Revue de sciences humaines*, 2016, pp. 47-60). La triangulation de ces réflexions avec celles de Pierluigi Basso Fossali et François Rastier ne devrait pas manquer d'intérêts en tous les sens que ce terme peut revêtir.

AUTEURS

JACQUES-PHILIPPE SAINT-GERAND

jacques-philippe.saint-gerand[at]unilim.fr